

## LANGAGE ET CULTURES SAVANTES

Benoît GRÉVIN, *Le Parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, Le Seuil, 2012, 414 p.

La pratique du comparatisme historique n'est plus guère à la mode, si elle l'a jamais été : malgré des encouragements anciens, qui remontent au moins à Marc Bloch, elle reste à la lisière des pratiques courantes des historiens, qu'elle soit regardée avec circonspection, ou qu'elle soit tout simplement ignorée. Certes, il faut reconnaître que les compétences nécessaires à son emploi sont difficiles à acquérir, notamment en ce qui concerne la maîtrise des différents types de sources, et de langues très variées – ce qui explique du reste que le comparatisme historique appliqué à l'histoire des langues en est une variété plus rare encore.

Pour cette raison, il faut saluer le courage et l'ambition de la synthèse proposée par Benoît Grévin : celle-ci vise en effet à présenter l'ensemble du système linguistique médiéval, de ses origines jusqu'au début de la période moderne, en menant une comparaison systématique des mondes latin et arabo-islamique. La délimitation même de cet espace gigantesque montre bien la difficulté de la tâche. Car, comme le rappelle l'auteur en introduction, il est presque abusif de parler de monde latin là où cette langue n'est que la langue savante et liturgique, ou de monde arabe quand, dans de nombreux pays où cette langue est arrivée avec la parole révélée, les langues locales (turc, persan) restent très largement majoritaires.

Pour traiter cette vaste matière, le livre s'organise en cinq temps, allant du général au particulier, de la présentation des différentes langues aux expérimentations et hybridations linguistiques, en passant par les conditions de création et de transmission des idiomes. Le premier chapitre, qui présente les « paysages sonores » du Moyen Âge, est sans doute à la fois le plus nécessaire, puisqu'il présente l'ensemble du cadre linguistique médiéval, et le plus frustrant, par son côté nécessairement rapide. La réflexion s'approfondit toutefois dans le second chapitre, où sont exposées les élaborations théoriques des penseurs sur la langue, allant de son origine plus ou moins mythique à son pouvoir presque magique, théorisé en un symbolisme numéral ou en une structuration grammaticale. Ici, ce sont les conceptions trop fréquentes et, pour tout dire, un peu

fatigantes de la « tour de Babel » qui sont remises en cause : bien loin de voir dans la multiplication des langues uniquement un désordre voulu par Dieu pour punir les hommes, les savants du Moyen Âge y décèlent une hiérarchie cachée, porteuse de sens et permettant une diversité d'usages aux bienfaits assumés.

L'originalité de l'ouvrage est sans doute également dans l'accent mis sur les techniques du langage (chap. 3). Celles-ci, apprises dès l'enfance, conditionnent largement des modes d'expression fondés sur la mémoire, la musicalité et la force des modèles, d'une manière aussi forte dans l'un et l'autre des deux espaces étudiés. Ces « disciplines de la parole » doivent donc nécessairement être prises en compte dans toute tentative d'évaluer la part de créativité existant dans la langue médiévale (chap. 4). L'étude des différentes formes de transmission des textes d'une langue à une autre, allant de la fidèle traduction à la transposition beaucoup plus libre, montre en outre que les auteurs agissent en fonction de situations variables. Le but de l'auteur de l'*Eneas*, une adaptation de l'*Enéide* en français réalisée vers 1160, n'est ainsi pas le même que celui d'un Hunayn ibn Ishâq traduisant au IX<sup>e</sup> siècle les œuvres médicales de Galien : le premier peut se permettre de gloser « *soci* » en « franc chevalier » et de remplacer « *Latium* » par « Lombardie », tandis que le second s'efforce d'inventer des équivalents arabes précis à une langue grecque à l'époque bien plus riche en termes techniques. Enfin, le dernier chapitre du livre expose quelques tentatives médiévales d'ouverture vers d'autres langues (chinois et turc notamment) ou encore diverses et étonnantes hybridations qui font perdurer le cadre conceptuel du Moyen Âge jusqu'au cœur de l'époque humaniste.

Au terme de ce parcours, c'est une réalité foisonnante qui s'est révélée, brisant une perception trop simpliste souvent véhiculée. Car l'un des apports du livre de Benoît Grévin est sans doute d'abandonner de manière définitive et convaincante, à la suite d'autres historiens de ces dernières années, la traditionnelle bipartition du langage entre langue de l'écrit et langue de l'oral, latin et roman, arabe classique et dialecte — c'est-à-dire ce que l'on appelle, depuis les années 1950, la diglossie médiévale. Il lui substitue une répartition ternaire entre langue référentielle (latin ou arabe, adossé au texte sacré), langue courtoise construite par et pour les élites culturelles, politiques ou économiques, et langue locale non écrite. Comme le reconnaît l'auteur lui-même, cette tripartition ne vise nullement à épuiser les rapports entre les différents niveaux de discours, mais sert d'outil pratique pour envisager les interactions existant entre différents niveaux que les locuteurs eux-mêmes, qu'ils soient grammairiens, poètes ou hommes de science, s'efforcent de définir. Les notions de langue référentielle ou de langue courtoise sont particulièrement intéressantes, puisqu'elles permettent de faire jouer deux niveaux non pas en concurrence, mais plutôt en situation de complémentarité, le premier conservant toujours sa primauté théorique, mais le second obtenant peu à peu un statut propre, et pouvant, comme la langue d'oc, le français ou l'italien, acquérir un statut supranational.

De plus, à une présentation monolithique et successive des deux espaces linguistiques, Grévin préfère une méthode assumée de va et vient permanent, qui lui permet d'instaurer un véritable dialogue et fait ressortir, par comparaison, certains des cadres mentaux spécifiques des sociétés traditionnelles. Les exemples, toujours judicieusement choisis, viennent prouver, illustrer ou nuancer un mouvement général. On pourrait en citer des dizaines, n'en conservons qu'un seul : celui des dictionnaires